



SÉRIE EP. 2 Israël-Palestine : les échos d'un conflit

Ashkénazes contre mizrahim : la « vague grecque » qui a retourné Israël

Dans les années 1960-1970, les juifs orientaux se sont pris de passion pour les mélodies grecques. Cette culture « méditerranéenne » perçue comme non menaçante leur a permis d'affirmer leur identité face aux élites ashkénazes... Pour finalement prendre leur revanche, dans les charts comme dans les urnes.

Simon Rico

9 août 2026 à 13h07

Chaque année, la fête de Hanoukkah commémore la victoire, en 164 av. J.-C., des Judéens contre le roi séleucide Antiochos IV Épiphane, qui voulait les helléniser de force et imposer le culte des dieux grecs dans le Temple de Jérusalem. Un peu plus de deux mille ans après, le peuple d'Israël s'est laissé happer, de gré cette fois, par une nouvelle hellénisation. Il n'était cependant plus question ni d'épées ni de boucliers, mais de bouzoukis et d'orgues électriques.

Celui qui hypnotise d'abord les foules du jeune État hébreu s'appelle Aristides Seisanas selon l'état-civil, mais tout le monde le connaît sous son diminutif d'Aris San. Son nom ne vous dit sûrement rien et pourtant, c'est celui de l'une des plus grandes vedettes de l'histoire de la pop israélienne. Ce Grec, né en 1940 à Kalamata, a bouleversé la scène musicale embryonnaire de l'État hébreu dès son arrivée, à 17 ans, dans le port de Jaffa, à la limite sud de Tel-Aviv.

Dans ces années d'après-guerre, Jaffa est une ville populaire, ouvrière et cosmopolite, comme le décrit une célèbre ritournelle homonyme (« Yafo » en hébreu), signée Israel Yitzhaki en 1952. Aujourd'hui encore, elle reste perçue comme exotique par les ashkénazes, avec son état d'esprit très oriental, levantin, à l'opposé de l'image moderne et occidentale de Tel-Aviv.

Jaffa occupe depuis la fondation de l'État d'Israël une place particulière liée à son peuplement. Outre

l'importante communauté arabe, il y a toujours eu là plutôt des mizrahim, ces juifs orientaux, et beaucoup de séfarades, dont de nombreux balkaniques venus de Bulgarie, de Yougoslavie et plus encore de Grèce, surtout de Thessalonique.

Ces immigrés récemment arrivés ont un peu le mal du pays et veulent entendre des mélodies « de chez eux ». Les tavernes cherchent donc des musiciens de qualité pour les satisfaire. Surtout le café Arianna, situé près de la Tour de l'horloge, vite devenu un haut lieu des nuits de Jaffa après son rachat par Samuel Barzilay, débarqué de Thessalonique.

À la fin des années 1950, tout le monde vient y profiter de la bonne musique et de la bonne cuisine, des gradés de l'armée – dont le tout jeune Ariel Sharon – aux marlous de la pègre. Le tout grâce à l'entremise de Mordechai dit « Mentesh Tsarfati », un autre juif de Thessalonique, qui a commencé sa carrière comme syndicaliste dans le port voisin avant de se lancer avec succès dans les affaires. Le grand quotidien populaire *Yediot Aharonot* ne tarit alors pas d'éloges sur ce lieu « *exceptionnel* », avec « *son atmosphère méditerranéenne particulière : chansons grecques, plats orientaux...* ».

C'est ici qu'Aris San débute sa carrière en Israël. Son ascension va être fulgurante. « *San a transformé l'Arianna en un "temple" où les clients se pressent pour le "vénérer"* », s'émerveille *Yediot Aharonot* dès 1959. Les succès du cinéma grec font grimper sa cote et contribuent à former la vague musicale qui va bientôt inonder Israël : grâce à leurs bandes originales, de même que celles des grosses machines hollywoodiennes *Jamais le dimanche* et *Zorba le Grec* – signées Mános Hadjidákis et Míkis Theodorákis –, le bouzouki et les répertoires qui lui sont associés deviennent populaires.

Ces productions vont en outre donner naissance en Israël à un genre populaire fort apprécié : les films borekas (ou bourekas), du nom de ces pâtisseries salées symboles du monde séfarade. Les histoires mettent généralement en scène, sur le ton de la comédie, les conflits entre ashkénazes et séfarades, en caricaturant les premiers comme froids, aisés, progressistes et instruits, et les

seconds comme chaleureux, pauvres, paresseux, primitifs, ignorants, bigots et patriarcaux.

Aris San comprend vite qu'il peut tirer profit de cette nouvelle mode et ouvre plusieurs cabarets « méditerranéens » qui font un tabac. La recette est aussi simple qu'efficace : offrir un dîner et un spectacle à prix modéré, avec dans les assiettes et sur scène le « chic grec ». Les orchestres jouent de la variété des deux rives de la mer Égée, mais aussi les derniers succès latinos, italiens ou français (qui plaisent aux séfarades du Maghreb), avec de temps à autre l'intervention de danseuses du ventre, pour épicer la sauce d'une touche d'exotisme et de pseudo-bohème.

« *Le public israélien est fou d'Aris San, de sa voix de velours, de sa guitare électrique et de ses éternelles lunettes de soleil*, remarque en 1963 le reporter du *Yediot Ahronot*, Idit Neumann. *Son club, l'un des plus grands du pays, est tellement rempli [...] que les clients sont parfois contraints de danser sur la scène, au milieu des guitares et de l'orchestre.* » Le jeune Grec n'a même pas besoin de se convertir ni de faire son service pour obtenir la nationalité israélienne : l'amitié du général Moshe Dayan, futur ministre de la défense, qu'il a nouée à l'Arianna, lui ouvre toutes les portes.

Satisfaire les séfarades sans trop choquer les ashkénazes

Peu après la guerre des Six Jours qui a fait de lui un héros national, Moshe Dayan organise le mariage simultané de son fils et de sa fille. Ces noces fastueuses, en présence des plus hautes élites politiques et militaires d'Israël, font la une de toute la presse. Aris San mène l'orchestre qui se produit jusqu'au bout de la nuit, tandis que les convives dégustent des mets préparés par des cuisiniers originaires de Grèce.

Aris San se fait alors de plus en plus patriote sur sa terre d'adoption : il commence à écrire des chansons en hébreu et n'hésite pas à se produire devant les soldats de l'Armée de défense d'Israël (Tsahal) en opérations. « *C'est une chance de mourir avec Aris San* », s'enthousiasme un jeune réserviste va-t-en guerre en juin 1969 dans les colonnes de *Yediot Ahronot*. Pourtant, les grands médias d'État ont longtemps boudé ses chansons, qui ne correspondaient pas à l'image occidentale qu'Israël,

dominé par les élites ashkénazes, voulait se donner.

Dans ses disques, on entend l'ensemble du spectre des musiques populaires grecques, mais aussi un peu de chanson (italienne, française), du rock'n'roll et des rythmes latins, dont le public israélien raffole, comme le reste de la planète. À Jaffa, Aris San a orientalisé son répertoire pour s'adapter au public de cette Babel méditerranéenne. Pas étonnant, donc, que l'on remarque sa prédilection pour le tsifteteli, ce genre d'ascendance turque que les Grecs associent (à tort) à la « danse du ventre ».

Il enregistre des chansons aux titres orientaux (« Fatme », « Ali Baba ») et accompagne la version israélienne de « Shish Kebab » interprétée par Mary Kozakou, sans doute le morceau le plus emblématique de « l'auto-orientalisation » à l'œuvre dans le Proche-Orient des Trente Glorieuses.

Aris San n'est toutefois pas le précurseur de la nouvelle vague orientalisante de la variété grecque. Disons plutôt qu'il a su s'immiscer avec brio dans le sillon tracé un peu plus tôt par certaines de ses vedettes nationales, comme Manòlis Angelòpoulos, musicien rom, ou le célébritissime Stélios Kazantzídis. Ce dernier a notamment interprété en 1958 le tube « Ehis Kormi Arapiko », dont les paroles sont pour le moins évocatrices : « *Tu as un corps arabe et les yeux noirs, ta mère, qui t'a donné naissance, était une Tsigane, ya habibi, ya leleli, danse pour moi le tsifteteli.* »

En Israël, le tsifteteli est devenu le parfait substitut à la musique arabe, prisée par le public séfarade, mais méprisée par les élites ashkénazes, et même censurée (sur les ondes) par les autorités, sans que ce soit officiellement avoué. Cette musique « méditerranéenne » permet de satisfaire les premiers sans trop choquer les seconds, au moment où la rivalité avec les pays arabes atteint son paroxysme.

La principale innovation d'Aris San réside dans son choix de la guitare à six cordes électrique, plutôt que du bouzouki. « *La guitare a un son qui me permet de jouer tous les répertoires* », expliquait-il au *New York Times* en 1970, dans un article titré « Un Israélien fait entrer les vieux sons dans l'ère électronique ».

À l'affût, le jeune Grec flaire les nouvelles tendances et se

les approprié avec brio, du cha cha au beat, en passant bien sûr par le laïkó, la variété hellène des Trente Glorieuses. Son plus grand hit, « Boumpam », en est l'exemple parfait. Sorti (sur 45 tours) en 1967, il s'agit de la reprise d'un titre paru en Grèce quelques mois plus tôt : « Mbros Gremós Ké Píso Réma », signé Panos Gavalas.

Pour séduire le public israélien, l'interjection d'ouverture, plus accrocheuse, a été préférée au titre initial. S'il n'a pas utilisé l'orgue Farfisa, nouvel instrument à la mode du laïkó, Aris San a ajouté une introduction aux faux airs de « Tequila » (des Champs), et légèrement adapté le rythme pour le rapprocher du malfouf, ce fameux rythme de danse orientale binaire. Mais son tour de force, c'est l'interminable et enivrant solo de guitare, qui vient perpétuellement relancer la machine et provoque un effet de transe.

Les débuts de « Boumpam » ont pourtant été très mitigés. Le succès n'arrive que fin 1968, après un passage à la télévision israélienne, nouveau média de masse lancé quelques mois plus tôt. Brutalement, les ventes du single explosent et rivalisent même avec « Jérusalem en or », l'ode de Naomi Shemer à la victoire d'Israël lors de la guerre des Six Jours. En France, le single d'Aris San fut commercialisé par Dounia, label spécialisé dans les musiques judéo-arabes basé dans le quartier parisien de Belleville.

Renversement culturel

Le succès de « Boumpam » est révélateur du processus de renversement culturel qui se prépare en Israël : les juifs orientaux commencent à s'affirmer face aux ashkénazes, eux qui ont été relégués dans les périphéries et les « villes de développement », créées dans les années 1950 par David Ben Gourion pour loger les nombreux et nombreuses bénéficiaires de la loi du retour.

Ces nouveaux arrivants – le « Second Israël », comme on les a surnommés – préféraient bien souvent écouter et regarder les programmes égyptiens ou jordaniens plutôt que la culture d'État, promue dans un hébreu que beaucoup ne comprenaient encore guère. Le rock lui-même se serait d'ailleurs propagé grâce aux radios émettant depuis Ramallah, alors sous contrôle du royaume de Jordanie : c'étaient les seules du Proche-

Orient à diffuser de la pop anglo-saxonne.

Au printemps 1971, la révolte des « Black Panthers », organisée depuis Jérusalem par de jeunes séfarades de deuxième génération, va marquer un premier tournant. Leur nom, repris au mouvement émancipateur africain-américain, témoigne évidemment du sentiment de relégation qui prévaut chez eux. « *Prenant peu à peu conscience du caractère politique de leur "infériorité", les militants des Black Panthers torpillèrent le mythe du melting-pot en démontrant que l'État juif abritait non pas un seul mais deux peuples* », écrit l'universitaire Ella Shohat.

Cette année-là, l'Autorité israélienne de radiodiffusion lance en outre le Festival de la chanson, dans le style des diasporas orientales. Quelques mois plus tôt, Aris San était parti s'installer à New York, au faite de sa gloire. Jusqu'à sa mort, en 1992, il continuera à sortir des disques en Israël et reviendra régulièrement y donner des concerts, bien souvent à guichets fermés.

Son départ laisse en tout cas un grand vide, dans lequel s'engouffrent d'autres musiciens grecs, bien décidés à prendre leur part du baklava. Il y a Statatos, Makis, Nino Nikolaidis (qui chante souvent en turc), Spyros Katsaros et surtout Trifonas, avec sa version de « Dirlada », le tube venu des rives de Kalymnos que Dalida a popularisé en Europe.

Propulsé sur le devant de la scène presque à son corps défendant, Trifonas (Nikolaidis) devient une idole, que certains vont jusqu'à comparer à Elvis. « *La popularité de la musique grecque a atteint un nouveau sommet en Israël avec au moins cinq chanteurs grecs, auparavant artistes de boîtes de nuit, parmi les meilleurs vendeurs de disques du pays* », remarque le fameux magazine américain *Billboard*, fin 1972, dans son article « La musique grecque en vogue sur le front israélien ».

Par un processus inverse à celui d'Aris San, de jeunes juifs mizrahim se mettent aussi à tenter leur chance en hellénisant leurs noms et en chantant en grec ou en turc, quitte à avoir un accent hésitant : Levitros (né Levi Mualem en Irak), Stalos (Shimon Mizrahi, vraisemblablement d'ascendance yéménite), Nikolas (Amnon Kimgarov, issu d'une famille ouzbèke), Koko (né Yaakov Ben Hemo au Maroc) ou encore Aliza Azikri (*alias*

Lucy Maloul, elle aussi née au Maroc), une des rares femmes de ce répertoire, dont la liste n'est pas ici exhaustive.

La popularisation de la musique des mizrahim, grâce à la diffusion des cassettes audio souvent piratées, révèle aussi la marginalisation, économique et culturelle, de ces communautés.

La plupart sont lancés depuis Jaffa par Koliphone. Fondée par les frères Azoulay, cette maison de disques indépendante a joué un rôle majeur dans la découverte et la promotion de la scène « méditerranéenne », d'abord avec Aris San, puis tout au long des seventies avec les stars de la seconde vague.

À la baguette de nombreuses productions Koliphone des années pattes d'eph', un jeune accordéoniste et claviériste né en Bulgarie : Marko Bakhar (ou Marco Bachar), qui s'est fait connaître dans le rock avant de signer quelques-uns des plus beaux disques de la « vague grecque ». Dont l'incroyable album homonyme de Grazia (Peretz), 16 ans en 1978, ovni de rock psychédélique chanté en turc, que Barış Manço ou Erkin Koray auraient tout à fait pu orchestrer.

Ce travestissement identitaire témoigne bien du complexe éprouvé par les séfarades et les mizrahim par rapport aux élites ashkénazes européennes. La popularisation de leur musique, grâce à la diffusion des cassettes audio souvent piratées, révèle aussi la marginalisation, économique et culturelle, de ces communautés venues des pays orientaux. Jusqu'au milieu des années 1980, les médias israéliens l'appellent d'ailleurs « *musiqat qasetot* », la musique de cassettes : autrement dit, pour les classes dominantes, le mizrahi n'a longtemps pas valu mieux que ce support bon marché.

« *Le compromis que ces juifs ont dû faire concernant leur identité publique s'est accompagné d'un privilège surprenant : il les a libérés [...]. Cela leur a permis d'expérimenter, de fusionner différents genres, instruments et cultures, avance le DJ Gal Kadan. Ils ont donc pu inventer un nouveau son multiculturel qui a défini la pop israélienne des décennies à venir.* »

La victoire du Likoud face aux travaillistes lors des législatives 1977, six ans après la révolte séfarade des Black Panthers, est considérée comme le véritable point de bascule. « *[Menahem] Begin portait la voix des classes populaires, d'origine orientale, souvent déclassées, rappelle l'historienne Frédérique Schillo. Il incarnait la revanche des séfarades et plus généralement des mizrahim [...] sur la vieille élite sioniste ashkénaze qui avait construit l'État. Ce "renversement" du "premier Israël" constitua un immense séisme politique.* » Depuis, le Likoud n'a quasiment plus lâché les rênes du pouvoir.

La déferlante yéménite

Dans ce sillage, la culture juive orientale jusque-là méprisée va s'émanciper. Dès lors, plus besoin de s'inventer un imaginaire qui n'est pas le sien : les nouvelles stars du mizrahi s'appellent Zohar Argov ou Haïm Moshe et chantent en hébreu. Tous deux sont des juifs yéménites, mais cela ne les empêche pas de continuer à piocher dans les références gréco-turques. Notamment chez Stélios Kazantzídis : Zohar Argov reprend « Iparkho » pour signer « Elinor », le tube qui donne le titre à son premier album, tandis que Haïm Moshe adapte « To tholoméno mou mialó », devenu « Smadar » sur l'album *The Love of My Life*.

Ces emprunts ne sont pas surprenants quand on sait que derrière ces disques se trouvent respectivement Yehuda Keisar et Moshe Ben Mush, des producteurs yéménites connus pour avoir mis sur orbite le style mizrahi. Originaires de la périphérie de Tel-Aviv, les deux guitaristes ont toujours revendiqué l'influence d'Aris San sur leur musique. Au point de s'être chacun procuré sa guitare à six cordes, la fameuse Gibson ES-335. En revanche, fini les orgues bon marché, place aux synthétiseurs, nouveaux symboles de modernité.

Si la « vague grecque » a peu à peu été submergée par la déferlante yéménite, son influence a longtemps subsisté. « *Bon nombre des tubes des années 1970, 1980 et 1990 étaient en réalité des chansons grecques qui ont subi un giyur* », précise Yasmin Ishbi, programmatrice musicale de Radio Galgalatz, en faisant ironiquement référence à la conversion au judaïsme.

« *Autrefois signe méprisable d'oppression, l'hellénisation est finalement devenue un instrument de libération*

permettant à Israël, terre d'immigration, d'accepter son identité multiculturelle, au moins dans sa musique », veut croire Gal Kadan. La meilleure preuve ? En 2015, une chanson arabophone – « Habib Galbi » d'A-WA – est devenue numéro 1 des charts israéliens.

Néanmoins, ce succès ressemble fort à l'arbre qui cache la forêt : les mizrahim restent largement dominés socialement par les ashkénazes, eux qui gagnent en moyenne un tiers de moins parce qu'ils occupent des emplois subalternes.

Comme le note l'anthropologue et activiste pacifiste Smadar Lavie, « *paradoxalement, cette renaissance arabe s'accompagne d'un vote majoritaire des mizrahim pour les partis ultranationalistes* »... Qui jouent à fond la carte identitaire, tels les orthodoxes du Shas, acronyme de

« *Sefardim Shomrei Tora* », c'est-à-dire « gardiens séfarades de la Torah ». Opportuniste, le Likoud de Benyamin Nétanyahou rejoue lui-même cette opposition pour s'attirer les faveurs de cet électorat réputé conservateur.

Voilà qui fait dire à certains que le sentiment revanchard des séfarades subsiste, comme l'analysait le journaliste indépendant Jacques Benillouche après les législatives de 2022. Finalement, les tensions semblent loin d'être tout à fait réglées au sein même de la population juive d'Israël. Malgré une « mixité » qui ne cesse de croître, mais qui est toujours largement minoritaire.

Simon Rico